

Sous le signe du dialogue : le transculturalisme bouraouien

NICOLA D'AMBROSIO
Université de Bari, Italie

J'ai fait miennes les polémiques du verbe, les percées de l'adjectif, les pérégrinations de la conjugaison, le pèlerinage des accords, le fourvoiement des adverbes, les frissons du néologisme [...] J'ai banni, mine de rien, la monotonie des répétitions pour la surprise de l'inattendu, la vacuité soporifique des banalités pour la profondeur du rire qui titube dans le trop plein de la mort. (*La femme d'entre les lignes* 91)

L'expérience humaine et culturelle d'Hédi Bouraoui est au croisement de différentes cultures, dans trois continents – africain, européen et américain. Au début, son œuvre – qui enregistre des tons iconoclastes – plaide en faveur du tiers-monde et de ses potentialités novatrices et exalte les liens de solidarité avec les pays les plus pauvres comme Haïti. Avec *Ainsi parle la Tour CN*, l'écriture de Bouraoui trouve un équilibre plus avancé. Le contact avec un monde autre, les résonances d'autres cultures sont autant de stimuli pour s'adresser au monde entier, pour faire réfléchir sur notre destin, sur l'avenir du monde, sur l'émission de notre village global et sur l'exigence de trouver un nouveau *modus vivendi* dans le respect des autres et de la nature.

Que de conflits dans notre village global, que de violence dans notre village planétaire. On passe des guerres oubliées à la situation dramatique en Palestine et en Irak, de l'attentat des Tours jumelles du 11 septembre au conflit entre Hutu et Tutsi au Ruanda et puis Beslan, le Darfour, les enfants qui crèvent de faim, les innocents kidnappés ou torturés, les affrontements intercommunautaires permanents, les épurations ethniques.

Dans le roman *Ainsi parle la Tour CN*, le personnage principal, qui est cette tour anti-Babel, nous donne un aperçu de la perfidie de l'homme conquérant qui ne respecte ni les autres hommes, en ce cas les Indiens, ni la nature, ni les accords déjà conclus et qui plie tout à ses caprices :

Changer les habitudes [...] Éparpiller cultures et traditions [...] Changer le monde à leur image [...]. Les Indiens impuissants face à leurs invasions ! [...] Saccager la nature parce qu'elle lui est fidèle. La polluer pour qu'il puisse s'asphyxier sans le savoir. Allumer des guerres pour écouler le surplus des armes. Faire semblant de les éteindre pour se donner bonne conscience [...] Ne presque jamais respecter ces écrits de la dernière heure. (12-13)

Les lois de la nature n'ont pas été respectées, surtout dans les pays riches, et elle se venge : « Douleur insupportable qui me terrasse encore comme ces dizaines de milliers d'arbres, arrachés, abattus, fracassés [...] du centenaire au tout jeunet, après la tempête du siècle. La nature sait se venger des hommes qui l'ont saccagée » (*La Composée* 71).

Twylla, une petite fille présentée au soleil au moment de sa naissance, rencontre Kamik, un jeune homme sorti du brouillard, qui lui fait visiter son île natale avant qu'elle ne se transforme en un immense désert chaud et désolé et ne disparaisse dans les abîmes :

Mais tout à coup elle est assaillie par un cauchemar [...]. C'est la vision d'un monde détruit : [...] elle se voit sur une plaine aride. Un désert ouvert à toutes les directions. Pas d'arbres. Pas d'eau. Pas d'herbe. Quelques épis de maïs fanés. De la poussière partout, et un soleil déchaîné ! Quelques affamés. Pauvres hères tournoyant sur eux-mêmes sans pouvoir se rassasier. (*Ainsi parle la Tour CN* 168-170)

C'est l'image de la catastrophe qui plane sur l'humanité si elle continue de s'éloigner du droit chemin – renonçant ainsi à la sphère d'influence de l'être, à sa spiritualité – rongée par l'envie de tout convoiter au lieu de partager avec les autres ce que l'on possède.

J'ai entendu parler de la fin du Quatrième monde et l'éventuel surgissement du Cinquième. Le Quatrième finira par une catastrophe. Simplement parce que les gens ont dévié du droit chemin. Le Tout Puissant aurait voulu qu'ils prennent un tout autre voyage sur terre. Ils passent tout leur temps à acquérir des choses et des objets. D'où des envies et des guerres pour se les procurer [...] Quand on les a avertis, ils ont tous répondu : « Nous avons tant et tant de biens qu'il ne nous manquera jamais rien ! » (170)

Dans nos pays riches, où même les guerres et les ruines laissées par les calamités peuvent se transformer en *business as usual*, dans notre société de consommation – au milieu d'une prolifération sauvage d'objets qui nous envahissent – on n'a plus le temps pour respirer le parfum des choses, la catégorie de l'avoir gagne toujours plus d'espace, et comme une pieuvre allonge ses tentacules en direction de l'être, empêchant notre regard introspectif de valoriser notre monde intérieur :

Nous accumulons les objets et les choses, les choses et les objets pour le banal plaisir de dire « je possède », rongeur de l'être sans remède. Peut-être que ce fait d'accumuler les choses remplit le puits de nos angoisses, le vide de notre existence. (*Vers et l'envers* 38)

Twylla est encore libre de proclamer ses valeurs, d'éduquer son fils dans le respect de la tradition en lui proposant de cultiver des fleurs – pour rejeter la société de consommation et célébrer la nature – et elle encourage tout ce qui peut favoriser le développement de sa créativité pour éviter toute forme de conformisme et pour échapper à la catastrophe qui approche comme une vague meurtrière – inévitable si nous ne faisons rien pour la prévenir ; « Dans ces lieux du silence dépouillé et feutré, Twylla encourage les récits d'aventures qui [...] libèrent les univers insoupçonnés de l'imaginaire et rejettent, sans remords, la société de consommation » (337). Il faudrait s'opposer

à cette dérive vers la violence, l'avidité, le pillage de la nature, prôner le retour au dialogue et miser sur l'apport et sur la créativité de tous, sur une participation active qui garantisse le droit de citoyenneté à chaque être vivant, à tous les peuples de la terre.

Les Berbères

Voilà pourquoi le personnage principal de *Retour à Thyna* est Zitouna, une « perle berbère » qui porte sur elle les marques ineffaçables et miraculeuses, les stigmates de son appartenance à un peuple qui a habité le sol tunisien.

Elle ne se renferme pas dans sa tribu mais vit avec les autres, se marie avec un Tunisien et ensemble ils vont participer à l'édification d'une société nouvelle, projetée vers la modernité et l'avenir.

La Tunisie a été un carrefour de civilisations, et les peuples autochtones sont les Berbères qui étaient appelés les « amazighen », en français, « hommes libres » ; ils cherchaient la liberté, et les femmes de cette société allaient au marché et choisissaient leur mari ; c'étaient elles qui avaient le pouvoir. Taparura, « fortification » en berbère, est une ville antique qui précède la ville médiévale de Sfax ; un substrat, un socle berbère originel depuis la préhistoire auquel se sont superposées d'autres civilisations.

Bien que la présence des Berbères soit vieille de plus de cinq mille ans dans tout le Maghreb et dans plusieurs pays d'Afrique, on a souvent méprisé leur culture, leur identité – par souci d'unité nationale et parce que leur civilisation rappelle les vraies origines et sans doute un système de valeurs. On fait semblant d'oublier qu'ils opposèrent une résistance héroïque à la conquête arabe, et que leur patrimoine culturel, légué par l'histoire, a certainement laissé des traces, capables encore aujourd'hui de vivifier la communauté tunisienne, de faire apparaître un fonds berbère, un des éléments constitutifs de l'identité tunisienne compatible avec les exigences de la modernité.

Les traces romaines

Cette récupération des traces civilisationnelles est une opération de vérité historique et de réconciliation, une stratégie tout azimut.

On ne peut pas non plus passer sous silence les onze siècles de présence romaine sur cette terre de Tunisie, présence à laquelle l'arrivée des Arabes, au VII^e siècle, mit fin¹.

La civilisation latine a façonné la Tunisie ; la Méditerranée en a modelé les mœurs comme les rivages, et a influencé la façon de penser et d'agir de ces peuples :

À l'époque de Saint Augustin presque tout le monde, en Afrique, parle le latin. Cette domination de la langue, des mœurs, de la civilisation gréco-latine tout entière, n'y a pas été un accident passager. Elle a duré de longs siècles : du VII^e ou du VI^e siècle avant l'ère chrétienne au VII^e siècle après Jésus-Christ. On ne peut pas arrêter, en effet, la latinisation de l'Afrique avant la prise de Carthage par les Arabes en 698 de notre ère : ce qui ferait, pour l'Afrique, environ 14 siècles de civilisation latine. (Bertrand 55)

Il y a eu des apports culturels indéniables – qu'on doit essayer de vivifier et de valoriser parce qu'ils font partie du patrimoine culturel de la Tunisie. Comment peut-on revendiquer pour son pays un avenir radieux tout en oubliant ses racines, sans connaître son histoire, son passé, les aventures d'hommes et femmes qui à pieds ou à dos de chameau ont parcouru les trajets de l'histoire ? Bouraoui nous parle de cette filiation naturelle, de ce lien unissant le monde arabe au monde romain et revendique sans complexes tous les apports culturels² qui se sont sédimentés à travers les siècles, tous les segments du patrimoine de son pays – africain, berbère, arabe, tunisien, latin –, sans n'en cacher aucun, et surtout son appartenance à la culture de la Méditerranée,

-
1. À Sousse il y a de splendides mosaïques ; à El Jem il y a le plus imposant monument laissé par les Romains en Afrique : un extraordinaire Colisée, un amphithéâtre jamais terminé et abandonné pendant des siècles.
 2. R. Nigro, *Parliamo di Puglia* (Bari : Adda Editore, 2002) : 42-4 : "La nostra [tunisina] cultura è latina e a Thyna come a El Djem e a Sfax e in molti altri posti [della Tunisia], tutto è pieno di mosaici. Il mondo arabo è figlio del mondo romano e se tanti amano la Francia per questioni di colonizzazione mentale io amo l'Italia come figlio di una civiltà che ha dato monumenti e cultura al mio paese".

berceau de toutes les civilisations. Voyageur assoiffé de connaissances, il exalte ce respect pour tous les héritages³ qui ont contribué à créer un espace de rencontre comme, par exemple, les civilisations romaine, islamique, chrétienne, hébraïque et grecque sur le territoire de la région, Les Pouilles, en Italie⁴.

Un rôle nouveau pour la femme

Dans *Retour à Thyna*, Zitouna veut relire l'histoire et la récupérer dans son ensemble ; elle veut que ce passé soit accessible à tout le monde et qu'il s'ouvre sur l'avenir et l'influence positivement. Elle revendique l'origine plurielle de son peuple et « la grandeur de son héritage multiple et différencié » (135), ce qui empêche le renfermement sur soi-même, et devient un antidote contre toute forme de nationalisme, de divisions, d'affrontements, de fanatisme, une forme de transculturalisme à l'intérieur de ses frontières.

L'identité d'un peuple – comme l'identité de chaque personne – est constituée d'une série d'éléments, d'apports culturels continuels qui ne se juxtaposent pas mais qui s'influencent réciproquement et s'interpénètrent et donc constituent le noyau indestructible, indissoluble,

3. Frédéric II, empereur germanique et roi de Sicile (1197-1250), contemporain du philosophe arabe Averroès et d'Ibn Arabi, poète et mystique musulman, le plus grand des maîtres du soufisme – Dante dans la *Vita Nova* présente des éléments de proximité avec certains thèmes et certains éléments formels de sa poésie – fut profondément influencé par la culture islamique. Castel del Monte est un château à cour centrale. Sa forme, l'octogone, dans la culture islamique est un symbole de perfection. Et Frédéric II, qui aime les deux cultures, les concentra dans ce château.

4. R. Nigro, *Parliamo di Puglia*, cit., pp. 42-43 : «Da voi i paesaggi sono toccati da tutte le eredità culturali. Non sono stati spogliati né rovinati, Voi avete rispettato l'ambiente, ciò che in Africa del Nord non c'è. [...] Avete avuto civiltà antiche venute dai Balcani, dalla Grecia, da Roma. Questo lo ritrovi nei musei pugliesi e in quel museo a cielo aperto che è Egnazia. A Egnazia io ho ritrovato Leptis magna e Minor. È una città romana meravigliosa [...]. Voi siete riusciti ad esaltarla in modo straordinario, con luci, strade. Qui [in Tunisia], invece, abbiamo abbandonato tutto a se stesso».

perpétuel, la partie centrale fondamentale autour de laquelle doit s'organiser une société qui ne veut pas se replier sur elle-même, qui accepte le défi d'une « société ouverte » – que Popper recommandait – et qui aspire à dialoguer avec les autres :

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments [...] Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse ; à une nationalité, parfois deux ; à un groupe ethnique ou linguistique ; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution, à un certain milieu social [...] Toutes ces appartenances, n'ont évidemment pas la même importance [...] Mais aucune n'est totalement insignifiante : Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité [...] À chaque époque, l'une ou l'autre de ses appartenances s'est enflée, si j'ose dire, au point d'occulter toutes les autres et de se confondre avec son identité tout entière [...] tellement supérieure aux autres en toutes circonstances qu'on pouvait légitimement l'appeler « identité ». Pour les uns, la nation, pour d'autres la religion. (Maalouf 19-22)

Zitouna aime Thyra « la merveilleuse » (119), la « cellule originelle » de Taparura, la mère mythique et lointaine de Sfax, la ville romaine aujourd'hui disparue – détruite lors des premières invasions des Arabes. Entraînant tous les hommes sur sa propre piste archéologique, elle réussit dans sa campagne de sensibilisation à l'existence d'un fonds unissant les peuples et les cultures de la Méditerranée – dont les vestiges romains sont l'une des traces, l'une de ses composantes – pour exalter la dimension africaine et méditerranéenne qui est celle du Tunisien.

Thyra est la matrice originelle, la revivification de la mémoire. Zitouna, en français *l'olive* ou *l'olivier*, est « une constante unificatrice de la diversité » (70), le symbole de l'identité d'une ville qui résiste à toutes les attaques, à la recherche avide du gain et même aux charmes trompeurs de la modernité. C'est la lymphe vitale qui parcourt le pays ; c'est d'elle que vient le message de se régénérer en s'abreuvant aux vraies sources du pays : Apulée, Ibn Khaldoun, les légendes, la tradition orale et Saint Augustin, « ce romain de Numidie » (*La Femme d'entre les lignes* 137) dont Bouraoui rappelle la formidable sagesse : « Dilige et quod vis fac » (*La Composée* 75).

Zitouna veut récupérer les fondements historiques de sa ville natale, Sfax, de son pays, la Tunisie, de son continent, l'Afrique, qui ont contribué à cimenter le génie de ce peuple taparurien habile en toute entreprise, bref les sources inspiratrices de son avenir. Elle veut se rattacher à sa vraie identité ancestrale fissurée par les avatars de l'histoire – que la modernité risque d'étouffer – pour renouer des liens avec le passé et s'opposer à cette logique « court-termiste » de l'homme moderne qui s'acharne sur l'environnement afin de rentabiliser ses efforts, avec le pillage systématique de la côte et de la nature. Quelques entrepreneurs démolissent les vieux bâtiments pour accumuler des fortunes, construisent sans autorisation, détruisent la beauté architecturale de la ville avec des superfétations, des additions inutiles : « À l'aurore, de nouvelles chambres surgissent sur les toits » (36), le reste des fouilles de Thyna détruit par un bulldozer manœuvré par un « minable comptable [...] pour agrandir son terrain » (114). Un des symboles du passé est détruit, le sol des ancêtres piétiné.

Zitouna va se battre pour sauvegarder les mosaïques et les soustraire à l'ignorance et aux affairistes, pour récupérer les pièces importantes de Thyna et les insérer dans la ville arabe, « mettre dans le ventre de la citadelle l'ancêtre à la place de l'enfant, et faire renaître Taparura » (*Retour à Thyna* 117), l'ancienne Sfax, qui agirait comme un levain susceptible d'enrichissement, la tradition qui féconderait la modernité naissante. La tradition, triée, filtrée, et passée au crible de la raison, une fois réensemencée peut alimenter la modernité, l'aviver et en corriger les excès et devenir un point de repère qui, comme l'étoile du berger, indique la route, le point de départ pour garantir un avenir radieux à la ville de Sfax où économie et culture doivent aller de pair.

On ne peut pas oublier ses propres racines, on ne peut pas changer quoi que ce soit sans se connaître, sans avoir approfondi la connaissance de l'histoire, sans avoir une idée claire de son patrimoine culturel – qu'il faut défendre coûte que coûte. Zitouna, qui a évolué au milieu d'une population cosmopolite, veut montrer ce visage humain et tolérant de Thyna, où il s'est produit un brassage des races et des religions ; terre d'accueil, la Tunisie moderne doit être fière de ses valeurs ancestrales,

de ses idéaux d'ouverture et de tolérance⁵, deux vertus cardinales de l'humanisme tunisien et de la tradition, les symboles d'une identité qu'on risque de perdre à l'aube de la modernité.

La cité Lyon où habitent les cheminots européens fait face, de l'autre côté de la route de Tunis, aux divers magasins tenus par des commerçants arabes, berbères, français, juifs, maltais, grecs, italiens, corses [...]. Tout le monde vit dans l'harmonie et le respect de l'autre dans sa différence aussi bien raciale que religieuse. Équilibre précaire mais néanmoins présent qui montre que l'on peut vivre ensemble dans une tolérance à toute épreuve. (140).

Confortablement installé en Tunisie, depuis une dizaine de siècles, dans cette terre d'accueil, le père d'Héloïse, dans *La Composée*, a porté son judaïsme avec fierté au milieu d'autres communautés qui vivaient en paix. La Tunisie a été, selon les protagonistes, un havre de paix pour toutes les races, pour toutes les religions. Les étrangers ont vécu dans une harmonie, vitale pour le pays, malgré des incompréhensions passagères et les Italiens, les Maltais, les Espagnols, les colons juifs⁶ qui, après l'indépendance ont quitté cette terre hospitalière – comme les parents d'Héloïse qui sont rentrés en France – ont toujours regretté cela.

Zitouna se présente comme un nouveau modèle culturel, capable de changer les mentalités. Les hommes sont trop pris par la recherche du pouvoir, par l'enrichissement à tout prix. Leur modèles sont vieux et périmés ; la seule chance pour la Tunisie et l'Humanité c'est de faire confiance à l'autre moitié de l'univers, la femme, source de création et pivot de la famille et de l'éducation des enfants.

Dans la civilisation méditerranéenne on donne à l'homme l'impression qu'il est quelqu'un mais, contrairement à ce que l'on pense, c'est la femme qui joue un rôle social et culturel très important : « Je fais tourner mon

5. Zitouna a consolé le petit Moshé quand son père a quitté la Tunisie pour se rendre en Israël pour faire la guerre aux Arabes. Et pourtant elle a toujours été à côté des Palestiniens. Mais l'amitié dépassait les questions politiques et les appartenances.

6. Cf. A. Memmi, *Juifs et Arabes* (Paris : Gallimard, Coll. Idées, 1974).

hommelette autour de mon petit doigt, et il ne voit que le bleu tunisien, jamais le blanc ! » dit Marie Orsini dans *La Composée* (22).

Dans *Haituvoir*, la femme est douée du verbe « rare » ; elle est invoquée pour qu'elle devienne le symbole vivant de cette exigence pressante de liberté et de régénération du peuple haïtien, accablée et dans les fers – une fois affranchie de la triste condition d'esclavage où elle est reléguée par le mari et par l'homme, « mâle-obstacle ».

Dans *La Composée*, Héloïse a gardé son cordon ombilical avec la mère-patrie : la Tunisie. Au confluent de trois religions monothéistes, elle ressent l'exigence non seulement de s'approprier son passé et son héritage culturel, mais de reconstituer le puzzle des faits légués par l'Histoire et de recomposer sa personnalité, morcelée, émietlée, de mettre les tesselles de sa mosaïque les unes après les autres sans en renier aucune, reconstruire son identité plurielle.

Elle va revendiquer son nom arabisé et apprendre le dialecte tunisien pour reconnaître les sons harmonieux de la langue arabe et ira vivre dans l'île de ses aïeux où elle fera construire une maison arabo-andalouse, en face de la mer, pour planter ses racines dans cette terre-mère qui l'a mise au monde, sous un ciel bleu comme les vagues de la Méditerranée.

L'aventure canadienne

La Tunisie est le pôle de départ de l'aventure humaine et littéraire d'Hédi Bouraoui. Cette opération de vérité historique le poète-romancier va l'étendre à son Canada bien-aimé.

Encore aujourd'hui il y a des peuples oubliés⁷, discriminés, une sorte de mobbing, inacceptable dans le monde du travail, mais qui n'est pas toujours sanctionné à l'intérieur des frontières nationales.

7. En Amérique latine, les peuples indigènes sont en colère, parce qu'ils ont été plus vénérés, à travers les musées et les temples, que considérés comme des sujets de droit. Marginalisés culturellement, politiquement et économiquement, ostracisés socialement, les Indiens n'oublient pas qu'ils sont les descendants de civilisations sophistiquées, anéanties par les conquêtes espagnoles. Il a fallu attendre l'année 2002 pour que Zacharias Kunuk s'installe avec un Américain, Norman Cohn, à Igloodik, ville de l'Arctique canadien, pour faire le premier film de l'histoire sur une ancienne légende inuite, et qui a pour titre *Atanarjuat*.

Aux États-Unis les Indiens Lakota sont victimes des préjugés des Américains.

Dans *Ainsi parle la Tour CN* la culture des Indiens est réhabilitée : fiers et majestueux sur la réclame des boîtes de saumon canadien, « *Great Chief* », mais « à qui l'on a fait perdre l'âme sur son propre sol » (326). Il n'y a pas de place dans la société canadienne pour l'archétype culturel qui constitue l'originalité du Canada et la base de sa pyramide culturelle et sociale.

La culture des Amérindiens, les « véritables fils du pays », se manifeste dans l'oralité, dans la pierre à savon, dans l'ivoire, dans les sculptures particulièrement expressives. Tout le patrimoine culturel indien, qui est un élément distinctif du Canada, risque d'être effacé : ce combat honorable de l'homme avec ou contre la nature, le respect de la terre-mère et de tout ce qui habite l'univers – les plantes, les roches, les animaux, les nuages, le ciel et les étoiles ou les ruisseaux possèdent en effet une âme et donc sont considérés comme des êtres vivants – leur spiritualité pleine d'une sagesse ancienne, le sens de la prière qui crée un lien entre l'homme et tout ce qui l'entoure, le respect des mots qu'il faut employer avec déférence et circonspection.

Pete est conscient que « les gens de sa race » sont la première pierre de cet immense pays et aujourd'hui la pierre angulaire d'une communauté qui est à la recherche de sa vraie identité, et il rêve d'une société où règnent la concorde et l'harmonie :

Je ne renonce pas à mon sang amérindien [...] Au tournant de ce siècle, naîtra une nouvelle race faite de toutes les races dans leur grâce fougueuse et leur paix sans orgueil. Plus de suprématie de la Blancher. Plus de frontière à conquérir, à l'ouest ou à l'est. Le village planétaire, ne comptera plus ses querelles. (101)

Les Amérindiens luttent de toutes leurs forces pour ne pas se laisser assimiler et pour préserver, dans le maelström culturel ambiant, la permanence de coutumes anciennes et de traditions perdues. Leur crise identitaire les rend fragiles dans les situations difficiles, auxquelles chaque homme doit faire face au cours de sa vie, et ils succombent comme le jeune cousin de Pete, qui s'est jeté d'un pont, et qui a laissé, comme testament, un billet où il a écrit : « *I am fed up with life* [...] » (74).

Il ne s'agit pas d'un fait divers ; mais personne n'a envie d'approfondir le sens de ce geste insensé, de comprendre. On n'écoute pas la voix de ceux qui répètent qu'il faut revoir la Constitution non pas pour satisfaire les exigences des Québécois mais pour résoudre la question cruciale de la société canadienne : garantir une vraie citoyenneté aux Indiens, « la Première Nation », les considérer, enfin, sujets de droit, les rendre protagonistes d'une nouvelle société plus solidaire, basée sur des règles qui favorisent leur participation active et convaincue et les aident à sortir de leur solitude.

Les protagonistes de l'histoire moderne n'ont pas le temps de fouiller dans leur mémoire collective pour rétablir la vérité historique. Ils ont oublié, par exemple, qu'à un moment crucial de la seconde guerre mondiale – qui opposait le monde libre, les démocraties occidentales au totalitarisme nazi – quelques Amérindiens, aux États-Unis, furent enrôlés comme *code talkers* dans les *Marines*.

Et « la ville reine », Toronto, a besoin de Pete, – comme de ses amis amérindiens – parce qu'il est le seul qui a été capable de « chapeauter » la Tour CN, – malgré sa réputation de « paresseux », de « fainéant », de « vaurien », de « saoulard » et de « drogué ». Clichés dont il ne peut plus se débarrasser. « Comme un aigle enivré d'espace », après avoir endossé un parachute, il veut redécouvrir sa mythique liberté, racheter son passé fait d'humiliations, échapper à la logique de la rentabilité, pour attirer sur lui le regard de Kelly, la Belle Blonde, qui, indifférente, ne daigne pas le regarder. Pete, « fils de la Première Nation », sera licencié ; il va trouver un peu de soulagement grâce à Souleyman Mokoko, un immigré, qui va partager avec lui un repas dans un restaurant chinois. Aucune indulgence à son égard. Mais par contre on est plus généreux avec le Québécois Marc Durocher, un anarchiste, « pure laine », prêt à mettre le feu aux poudres pour revendiquer l'indépendance du Québec.

Twylla critique la société canadienne qui n'a aucun respect profond pour la tradition, se contentant de regarder vers l'avenir – qui malgré nos efforts est caché – et renie, ou pire encore dénigre, une composante importante et originelle de la mosaïque canadienne et de son identité, en se concentrant sur ce qui rapporte, sur le matériel, sans tenir compte

que le but essentiel n'est pas de s'enrichir mais d'exprimer notre *mathésis singularis*, de manifester notre originalité, de donner un sens à notre existence, de transmettre nos idées et nos sentiments :

[...] nous ne tournons le regard vers le passé que pour le dénigrer. Nous nous contentons de scruter bêtement l'avenir. Sans aucune référence aux galaxies perdues dans le passé infini ou dans le présent maladroit. Figés que nous sommes dans ce que « rapporte » l'entreprise. Et non dans les couleurs variées de nos composantes profondes et superficielles. Nous donnons de l'importance au temps quand il est monnayable. Et nous ne profitons pas de ce même temps pour lui extraire et lui faire dire ce qui fait notre originalité. (175-176)

Voilà pourquoi les pays les plus riches au monde ont le taux le plus élevé de suicides. Daniel Kahneman, professeur de psychologie de l'Université de Princeton, prix Nobel pour l'économie, ne vient-il pas d'annoncer le « National well-being account », un indicateur du bonheur qu'il faudra insérer parmi les paramètres qui indiquent le niveau de développement d'un pays, sans se limiter à un banal revenu *pro capite* ? Le peuple archétype – les Amérindiens – et les immigrés, font confiance à « l'Esprit-Original », l'ancêtre qui a initié Moki à agir en parfaite concordance avec la nature et avec son créateur :

Chez nous, nous avons encouragé ces immigrés à garder leur culture avec leurs dents [...] Et comme ils sont très disciplinés, ils se sont enfermés dans des ghettos de paille [...] Ces îlots forment la fameuse « Mosaïque canadienne ». Immense solitude qui brille de ses centaines de facettes solitaires. Troisième solitude que notre Ex-Premier Ministre, Pierre Elliot Trudeau, voulait caler entre les deux Solitudes premières, fondatrices de ce pays, juste pour leur faire écarter les jambes, les faire éclater de jouissance, plutôt les inséminer, leur injecter le ver solitaire, ce sperme miraculeux qui va engendrer le fameux Original, l'animal fabuleux qui existe bel et bien dans notre Province, dans la Trille de notre culture profonde. J'aimerais vous rappeler que ce grand cervidé des marais du Nord canadien s'appelle l'Élan. Il a des bois de cerf, une tête de cheval, un corps de chameau, une barbichette de bouc et des sabots palmés [...] Je salue avec grâce cet Élan né de nos entrailles dont la reconnaissance met un terme à cette surenchère de régionalisme. (37-38)

Chacun de ses membres combine des éléments d'autres animaux. [...] Son museau qui broute les carrés de mousse sous l'émeraude de l'eau, annonce l'Orient et l'Occident de nos désirs ensoleillés. Il nous alimente d'amour, de vie, de rides et de sourires. [...] L'Esprit-Original apporta, avec ses étrennes, du sang neuf à cette ville presque morte. C'était à la fin des années soixante. Injection de toutes sortes d'esprits-originaux dans le terreau des fondations ambiguës. D'où ce flux de globules multicolores. [...] Imaginez les hordes d'immigrés prêts à laver la ville reine de sa sclérose victorienne. (60-61)

C'est le seul remède capable de favoriser le dialogue et de valoriser les différences, de combler les interstices culturels de la mosaïque canadienne – cette ghettoïsation culturelle devenue religion d'État (*Divide et impera* ?) qui marque l'incapacité de la classe politique à articuler l'intégration des valeurs *importées*, à guérir la fracture identitaire, à susciter une sensation, une vague de bien-être, de paix, de communion que Twylla, fille de la Première Nation, va transmettre à la Tour CN, capable de transformer la « ville prévoyante » de Toronto en une ville flamboyante », animée d'une joie de vivre, de dissiper les nuages, « la chape de brouillard » qui comme un couvercle étouffe la ville, et de faire briller le soleil de l'espoir et de la joie de vivre.

L'enjeu des revendications des Amérindiens n'est représenté ni par la pureté de la race, concept désuet, responsable de tant de tragédies de l'histoire récente, ni par un retour à l'esprit de tribu. Il ne s'agit pas de satisfaire les exigences d'un groupe ethnique à la recherche d'un « label d'identité » (326). Il s'agit de redécouvrir la « *traditional Indian education* » - qui n'est pas une récupération du pittoresque, du folklore d'antan, la nostalgie de vivre en tipi ou de s'habiller à l'ancienne, bref les survivances de l'ancienne société. « Il ne s'agit pas de faire du *neuf* avec du vieux, de préparer l'avenir à force d'invoquer le passé » (341) ; leur aspiration est de continuer à vivre au milieu de la nature sans renoncer à leur langue, à leur patrimoine, de réhabiliter le côté spirituel qui est en train de disparaître, de retourner aux origines, au primordial, aux sources inspiratrices de la vie, selon le cycle harmonieux des saisons et le rythme de la terre. C'est le seul moyen d'échapper à la colonisation des esprits car, selon Frantz Fanon, un peuple colonisé est celui

« au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale » (14).

La défense de la dignité d'un peuple, d'une identité et d'une culture, est une richesse non seulement pour les Amérindiens mais aussi bien pour le Canada, surtout aujourd'hui que l'humanité doit se confronter avec une crise de valeurs, — « à l'avant-dernière heure de l'Apocalypse ».

Moki, « agitateur tranquille », n'est pas un rétrograde qui veut retourner à l'âge de la pierre, il est *computer literate* (283) ; il n'est pas contre le progrès et la modernité mais il revendique un rôle essentiel pour les communautés locales qui ne doivent pas subir la globalisation mais au contraire contribuer à l'édification d'un monde nouveau. Un galet lancé dans un étang ne crée-t-il pas des vagues concentriques qui s'élargissent jusqu'à toucher les rivages les plus lointains ?

Et la Tour de conclure :

On me contestera, sans doute, un favoritisme accentué du côté des Indiens. On me taxera de semer la discorde dans les communautés multiculturelles. Au contraire, j'essaie de rétablir l'équilibre en réinstallant l'élan, la Première Nation en marche. Que justice soit faite. D'ailleurs, que serait le Maghreb sans son peuple inaugural Amazigh, la France sans les Gaulois, l'Afrique sans les Pharaons et l'Asie sans les Chinois ? [...] (316)

Twylla et Kelly

Si Zitouna est le symbole d'une Tunisie émancipée, Twylla incarne les aspirations des Amérindiens et joue un rôle de réhabilitation des victimes et de contestation du *statu quo*. Son rapport généreux et charnel avec Zinal — tandis que Kelly utilise son corps de façon ambiguë et stérile avec Pete — a une valeur très symbolique, parce qu'il s'agit d'un nouvel immigré et de la fille du peuple amérindien, véritable autochtone. Bouraoui dit, « Le rapport avec le corps est fondamental pour moi parce que le corps de la femme est un corps qui produit, un corps créateur qui incarne la création littéraire et la création symbolique » (dans Falcicchio 212).

Il s'agit d'une femme forte – comme Héloïse, Zitouna ou Hatchepsout – qui séduit par son esprit, par la richesse de son apport existentiel et social. Elle joue un rôle capital dans l'évolution de la société, et comme toutes les femmes, comme Hatchepsout la pharaone – « ce n'est pas le moi qui m'intéresse, mais la maîtrise de la violence, et le courant souterrain nécessaire à la réconciliation générale » (*La Pharaone* 215) – elle manifeste un élan vers la paix et l'harmonie ; « Nous ne vaincrons pas comme vous par le *fer*, mais avec la *pierre*, ses vibrations rythmeront la cadence de notre inspiration » (*Ainsi parle la Tour* CN 341).

Le projet de Twylla ne se réduit pas au désir de réhabiliter son peuple et de prendre en main son destin. Elle n'est pas enfermée dans le cercle amérindien, mais elle travaille pour s'inscrire dans la société, pour faire entendre sa voix et sa présence en faisant partie du paysage humain du Canada ; elle revendique son pays et les droits qui la rendent citoyenne à plein titre, comme les autres, et s'engage dans un dialogue avec la majorité pour trouver une solution harmonieuse, une façon de bien vivre ensemble, d'oublier les atrocités du passé, sans demander de comptes à personne. Repartons à zéro, dit Twylla, pour bâtir ensemble « des tours de soleil accessibles à tous », pour échapper à l'opposition binaire, les deux communautés – francophone et anglophone – dites « fondatrices » qui, à l'intérieur de la société canadienne, se tournent le dos et ont tendance à s'exclure, à s'opposer au lieu de favoriser une approche transculturelle et de travailler à l'unisson pour concilier les différences.

Et cette mentalité d'exclusion ne s'applique pas seulement aux Amérindiens qui passent leur vie dans les réserves. Les immigrés des cinq continents sont souvent ghettoïsés et même l'appellation « ethnique », qui définit leur production littéraire, est considérée dévalorisante par les deux communautés fondatrices et agit comme un élément de rejet et d'exclusion.

Il faudrait éviter le contraste entre les Canadiens « de souche » et les nouveaux arrivants, qui ne sont pas considérés « de pure laine », et pour ce faire, s'efforcer de connaître les autres cultures, de les valoriser, d'en apprécier leurs valeurs spécifiques, de sceller une réconciliation définitive et d'opérer comme Hatchepsout, la

pharaone qui, « émule de Trudeau, celui qui a ouvert la porte à l'immigration, œuvré à l'unification du pays en incisant la *Troisième solitude* entre les deux peuples fondateurs, ces pôles opposés du Canada [...] a cru au nouveau sang qui viendrait irriguer les ethnies fondatrices de sa nation » (*La Pharaone* 132).

Comme la Tour, il ne faut pas fractionner mais unir parce que le vrai problème du Canada d'aujourd'hui n'est pas la prétendue question du Québec mais plutôt comment mettre un terme aux surenchères régionalistes et aux divisions, comment favoriser le dialogue et renforcer une identité chancelante qui puisse s'asseoir sur ses quatre composantes, comment réaliser à l'intérieur de ses propres frontières ce transculturalisme qui est vital pour un pays qui jouit d'une très bonne réputation à l'étranger.

Twylla, qui représente les Amérindiens, les Premières Nations, répond d'une façon claire et péremptoire aux objections de Kelly, qui incarne la société influente, riche, dominatrice ; ses réponses sont plus percutantes, plus convaincantes sur le plan logique aussi bien que sur le plan éthique, parce qu'elles trouvent leur source d'inspiration dans les expériences douloureuses de son existence de femme et de mère. C'est elle l'héroïne qui trouve sa consécration, son apothéose dans le dénouement de ce roman-tragédie, dans un corps à corps avec Kelly, qui appuie les mains sur ses tempes parce qu'elle ne réussit plus à tenir tête aux argumentations de son adversaire et a beaucoup de difficultés à suivre les répliques de Twylla.

Le Transculturalisme

Dans l'œuvre d'Hédi Bouraoui le salut vient souvent de la part de représentants de cultures et de peuples oubliés par l'histoire : Zitouna qui est berbère, Twylla et son fils Moki qui sont amérindiens, Zinal qui est un immigré malais. Pour ce qui concerne le Canada « ceux qui n'ont pas d'avenir » sont capables d'insuffler un élément d'espoir dans les solitudes dominantes qui se regardent en chiens de faïence : « Twylla sait maintenant que l'avenir appartient à ceux qui n'ont pas d'avenir, à cette génération du chômage et du désœuvrement qui se prépare à tourner la page des parents gâtés par l'excédent matériel » (334).

Il faudrait mettre de côté l'arrogance et s'ouvrir aux nouveaux apports qui viennent de l'extérieur, sans exclure ! Cette attitude négative, selon Bouraoui, entrave la partie créatrice de toute interaction culturelle capable de féconder l'avenir et de faire germer la semence d'une moisson d'hommes nouveaux – une sorte de palingénésie de notre société nucléaire – et d'arrêter la décadence et la barbarie. Aussi son transculturalisme n'est pas une trouvaille publicitaire en bonne et due forme pour promouvoir son œuvre, pour l'entourer d'un halo de nouveauté, pour attirer l'attention d'un lecteur toujours plus distrait par les bruits du monde, bref, un slogan publicitaire, mais plutôt une sorte de *weltanschauung*, de vision du monde qu'on peut toucher ou, au moins, lire ou voir en filigrane à travers l'attitude de ses personnages. Il s'agit d'hommes et de femmes qui agissent à l'intérieur de l'univers bouraouien, à travers les méandres et entre les lignes de son œuvre – qui est placée sous le signe du dialogue d'égal à égal et d'un combat lucide pour la reconnaissance de toutes les littératures considérées à tort mineures (Maghreb, Antilles, Afrique noire, Ontario, par exemple), de toutes les civilisations, du patrimoine culturel de tous les peuples, de toutes les ressources humaines, de la valorisation de la femme et de l'acceptation fraternelle de la différence, et qui mise sur tous les microcosmes bariolés du Village global pour que l'Humanité s'oppose au visage hideux de la mort. Le transculturalisme bouraouien n'est pas une option théorique, le rêve d'un poète, d'un écrivain visionnaire.

Dans *Illuminations autistes*, le poète s'imprègne des sons et des paroles de son jeune ami, Naoufel Allani, et grâce à son humilité et à son écoute de l'autre, éthiquement motivée, il va reconstruire ce parcours greffé dans sa mémoire. Les mots seront disposés d'une façon différente sur la page blanche mais le rythme de la phrase, les mots répétés mille fois vont redonner forme et substance, vont s'agglutiner pour traduire l'univers intérieur d'un handicapé qui a le don de sagesse et une attention particulière pour les secrets de l'âme humaine.

Et le poète, humble artisan du mot, s'oublie, pour faire émerger la voix de son ami, pour qu'elle s'ajoute à celle des autres et qu'elle contribue à l'enrichissement de notre cœur souvent froid et impassible :

Le Psychiatre connaît *bien*...le cerveau
les nerfs
Mais il faut *surtout*...surtout
Comprendre
[...]
Quand on comprend
On *fait*... des progrès
[...]
Progresser : c'est profiter d'la vie
C'est *ça*... la chance (30-33)

Le paradis c'est les autres – semble-t-il nous suggérer – et essayons d'abord de ne pas avoir peur de ce qui est différent et puis de comprendre :

Le monde est petit
Et y faut comprendre comprendre
Il y a le miel d'acacias
le miel d'orange
Le miel de rose (57)

Et le message est transmis par un garçon handicapé, ou plutôt « différemment habile », parce qu'il peut donner des leçons de sagesse aux soi-disant hommes normaux – « Se presser : c'est mourir [...] plus vite plus vite » (58) – à nous qui sommes souvent incapables de discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste et de reconnaître la vraie nourriture, la seule capable d'apporter un rayon de soleil à la grisaille de notre existence.

Il y a une curiosité culturelle, un élan de l'esprit et du cœur, un dialogue fraternel qui enrichit. Au progrès technologique, à l'amélioration de l'économie à l'échelle mondiale doit s'ajouter la prise de conscience de l'importance des valeurs spirituelles, les seules à même de nous permettre de bien nous sentir dans notre peau, d'opérer la régénération de l'Humanité, de faire avancer la caravane humaine.

Dans *Ainsi parle la Tour CN* on trouve aussi ce retour aux valeurs essentiellement humaines et à cette recherche du langage du cœur, le seul capable de révéler l'intimité et l'authenticité de l'homme, d'instaurer la concorde, la paix et surtout l'harmonie. Cette dernière sera le résultat d'une bonne entente entre les différentes composantes de cette mosaïque

ethnique et culturelle qu'est le Canada, comme aussi le monde entier, et elle devra se baser sur le respect, sur un sentiment qui porte à s'accorder, réciproquement, une considération admirative, une confiance mutuelle, une acceptation totale.

Il faudrait s'opposer aux effets négatifs de la mondialisation qui, à travers la technologie, peut favoriser la robotisation et l'uniformisation des esprits et l'homologation culturelle, au lieu de prêcher les valeurs universelles de l'Humanité, le dialogue et la communion, la globalisation de la solidarité.

Tout frottement culturel, tout dialogue est une sorte d'*alma mater*, de « bouse nourricière », capable d'engendrer un espace de création, qui est positif pour tous, et de s'opposer à une sorte de « binarité infernale », d'opposition manichéenne comme, par exemple, les gens normaux et les handicapés. Il s'agit de s'opposer à toute attitude de marginalisation et d'arrogance, à tout sentiment de supériorité, à toute *conventio ad excludendum*, à tout aveuglement : voilà le transculturalisme.

C'est pourquoi son élan fraternel, dans *Haïtibois*, s'achève sur un foudroyant réquisitoire contre le touriste-colonisateur qui, loin d'avoir un contact amical avec le peuple indigène, préfère un échange aseptique de « services contre dollars »⁸, et lance des anathèmes et des invectives contre ceux qui empêchent la manifestation spontanée des facultés créatrices de l'homme, en l'expropriant de son droit d'être protagoniste de l'Histoire. L'œuvre de Bouraoui anticipe les événements futurs et travaille comme nul autre non pas à l'avènement du village global mais plutôt à la réalisation de la globalisation de la solidarité et de la « pure amitié »,

Mon esprit migrateur suit les ressorts
De l'amitié seule évidence de l'homme (*Vers et L'envers* 57)
[...]
Je défends la pure amitié (59)

8. Cf. E. Fromm, *L'arte d'amare* (Milano : Il Saggiatore, 1963) : 125 : «Io ti do quanto tu mi dai, in beni materiali come in amore, è la prevalente massima etica della società capitalistica».

Bouraoui est convaincu que malgré les contrastes et les différences, une flamme éternelle brille, « Une flamme fraternelle unit[...] le noir et le blanc, le rouge et le bleu » (59), pour alimenter la fraternité entre tous les peuples de la terre⁹, même si un avertissement menaçant de la société mercenaire insiste sur la différence pour que la ségrégation, l'apartheid, triomphe à jamais.

Bouraoui met l'accent sur l'impulsion créatrice de toute interaction culturelle et, dans son œuvre, ses personnages revendiquent toutes les composantes de leur patrimoine bariolé ainsi que l'appartenance à un monde sans démarcation où il y a des vases qui ne sont pas clos – sans communication et sans échanges avec l'extérieur, en pleine autonomie, en autarcie, comme il est souvent prôné en économie et en politique par les régimes totalitaires – mais au contraire des vases communicants, sans barrières de langue ou de culture.

Toutes les frontières fusionnent dans la création littéraire de Bouraoui pour favoriser les relations entre les hommes et pour construire des ponts de dialogue – en nous libérant des préjugés et de l'indifférence et en favorisant une complète émancipation de notre cœur et de notre esprit.

Cette volonté de dialogue, de participation à un espace commun de création est très répandue dans l'écriture d'Hédi Bouraoui. Tous les genres littéraires sont convoqués pour dialoguer entre eux ; la trame romanesque subit l'intrusion de formes poétiques ou théâtrales contribuant à la déconstruction des genres littéraires traditionnels, qui subissent un éclatement, générateur d'énergie créatrice, capable d'enrichir la narration romanesque, de la perturber pour la vivifier, ou de favoriser la création poétique.

L'*Icônaison*, par exemple, est un roman-poème où la narration joue un rôle secondaire en ce sens qu'il n'y a plus d'intrigue, d'histoire linéaire ou de développement des personnages, et dans cette œuvre l'accent est principalement mis sur la poésie, faite d'images, de

9. N. d'Ambrosio, « *Per un nuovo umanesimo : Vers et l'Envers d'Hédi Bouraoui* », *Annali della Facoltà di Lingue e Letterature Straniere dell'Università di Bari*, 3^e série, XV (2001) : 251-65.

métaphores. Pas de ponctuation mais des blancs, et le triomphe de la prose poétique, genre littéraire privilégié dans la création littéraire de Bouraoui.

Dans le roman *Bangkok Blues* on trouve des lettres, un journal.

Dans *Retour à Thyra* il y a tant d'ingrédients différents liés les uns aux autres – roman policier, roman d'amour, oralité truffée de proverbes, légende et mythes fondateurs, prose, poésie, journalisme, théâtre – une imbrication de divers modes narratifs qui dialoguent entre eux et qui bouleversent les formes traditionnelles. En un mot le roman réfléchit sur lui-même, sur son propre genre ou plutôt sur les divers genres qui y sont incorporés.

Le roman *Ainsi parle la Tour CN* – dont le titre paraphrase *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, qui faisait parler un surhomme – a été presque construit sur le modèle des trois unités d'une tragédie classique : l'unité de lieu, parce que tout se passe à l'intérieur de la tour ou dans ses parages, l'unité de temps, les vingt-quatre « tours » (10), et l'unité d'action, c'est-à-dire la parole rocaïlle, la vie de ses habitants. Mais le lecteur participe à un dialogue constant entre poésie, prose, essai philosophique, journalisme, lettres, théâtre.

Tous les ingrédients du roman policier sont présents dans le roman *La Composée* – où l'enquête joue un rôle important. Il est organisé en huit chapitres, qui créent des tourbillons diégétiques, riches en rebondissements, suscitant un sentiment d'attente, un *suspense* qui accompagne le lecteur du début jusqu'à la dernière ligne.

Roman par lettres – avec une narration qui n'est pas linéaire, en ce sens qu'il y a beaucoup de *flashbacks* –, qui s'enrichit de belles envolées lyriques et d'une langue riche en sonorités, en images, en humour, et en jeux de mots inédits, en métaphores dignes de l'écriture d'un grand poète, – un cachet d'originalité, de nouveauté, un signe distinctif de toute la production littéraire d'Hédi Bouraoui.

Dans *Vers et l'envers* la fragmentation et le dépassement des genres littéraires traditionnels – poèmes lyriques, poèmes en prose, poèmes-récits, fragments, aphorismes, qui dialoguent entre eux et avec quarante et un dessins d'artistes, qui n'ont pas un rôle ancillaire, correspondent d'une part à l'exigence de saisir toutes les réalités culturelles – à la fois

fragmentaires et spécifiques – des différentes régions de la terre et d'autre part au désir de transcender les cultures et de franchir les barrières pour donner vie à de nouveaux espaces de création, à travers un *brainstorming* fertile.

Haïtuois peut être considéré comme un poème-essai. En effet les dialogues poétiques sont accompagnés de textes critiques sur l'œuvre de certains écrivains haïtiens.

L'œuvre d'Hédi Bouraoui est placée, quel que soit le point de vue envisagé, sous le signe du dialogue. La rencontre de l'autre passe d'abord par ce refus d'enfermement dans un système autoréférentiel et culturel, d'un nombrilisme accentué, d'un ethnocentrisme inacceptable, ainsi que des préjugés, qui engendrent une vision manichéenne, une logique de division et d'affrontement : le Sud et le Nord, les pays riches et les pays pauvres, la majorité anglo-saxonne et francophone, les pères fondateurs et les Amérindiens, les immigrés, les barrières mentales, par exemple le handicap, les oppositions binaires homme-femme, empêchant le dialogue et alimentant un sentiment d'exclusion et de revanche.

Comme Hatchepsout pour qui la « véritable religion, c'est l'Humanisme fondamental qui se dégage de l'universalité des cultures et qui lui tient lieu d'autel » (230), il faudrait se battre pour la convivialité des différences et pour faire rayonner un nouvel humanisme qui est un antidote contre le visage hideux de la mort, de la destruction, de la violence et de la menace qui incombe sur l'humanité : le choc civilisationnel.

Héritier de deux cultures dont l'histoire a exacerbé les antagonismes, l'expérience tricontinentale de Bouraoui a engendré la philosophie généreuse et inventive de la « transculturalité ». Le combat lucide pour la reconnaissance de peuples comme les Indiens et les Berbères participe de son aspiration d'intellectuel à voir s'instaurer, enfin, un dialogue d'égal à égal entre les cultures et les hommes. Le poète-romancier mène son combat pour la liberté des femmes, de tous les opprimés, et la culture¹⁰ a un rôle important à jouer parce que

10. Dans une interview Bouraoui a déclaré : « la culture, c'est ce que j'adore le plus, la culture et les arts. Quand vous vous promenez en Italie dans n'importe

LA CULTURE EST LE CHEMIN DE LA
TOLÉRANCE
ET L'IGNORANCE NE PEUT
ÊTRE QUE SOURCE DE VIOLENCE (*Vers et L'envers* 40)¹¹

et elle va au-delà de toute frontière nationale. Il n'y a pas de compartiments étanches ; elle se transmet à travers les âges, sans aucune position dominante de la part de qui que ce soit ; c'est un moyen de rencontre avec l'autre, apprentissage de ce qu'il a d'unique et d'irréductible, un moyen d'enrichir l'humanisme, de partager l'héritage commun de l'Humanité et de réaliser cette interpénétration, cette influence réciproque, cette osmose de cultures du Sud vers le Nord, de l'Est vers l'Ouest et du Nord vers le Sud, un dialogue procréateur, dans le respect mutuel des civilisations. Bouraoui dit, « Nous avons élaboré, écrit-il, une sorte d'approche multiculturelle d'une francographie nouvelle dont le champ d'action ne peut être tissé que de liaisons égalitaires et culturelles, relations fraternelles et poétiques qui mettent en exergue l'apport de chacun pour que s'illumine le Tout » (*La Francophonie à l'estomac* 77).

Dans *Haïtinois*, à travers une accolade régénératrice, il fraternise avec ses frères antillais, originaires, eux aussi, du même continent, l'Afrique, qui a nourri leurs ancêtres communs, avant leur diaspora et qui porte en elle des trésors culturels de l'humanité. Il revendique l'appartenance, défiant les préjugés de tout genre, à des cultures archétypes originelles. Il s'agit de retrouver les véritables racines de sagesse et de culture, tout comme le Baobab, arbre sacré, arbre-symbole, « Archive de ma pensée » (*Échosmos* 82).

quel petit village vous êtes dans un musée constant, dans la rue comme à l'intérieur, l'architecture de Palladio par exemple, la peinture de Caravaggio, Giotto, Bellini [...]. Vous entrez dans une église c'est une merveille, c'est ça la Méditerranée, nous sécrétons l'art ».

11. Cf. J.-H. Bondu, *Derrière le voyageur le visage de l'ami*, « La Toison d'or » n° 35 (hiver 1994) : 62 : « La seule intolérance, Hédi n'est-il pas vrai, est pour toi partout et toujours, celle qui concerne l'égoïsme, l'ignorance, le bla-bla-bla et la bêtise. Tu sais, dans ton combat, leur opposer ta détermination. Et aussi ta fidélité aux vraies valeurs ».

Le poète s'adresse à Frankétienne, un poète haïtien, qui doit aider le peuple à s'opposer « au vautour de l'Occident » et à récupérer et à revaloriser sa littérature nationale et sa culture ancestrale, qui n'a rien à envier à la culture métropolitaine dominante. Il s'agit de s'opposer à la France métropolitaine, laquelle d'un air douceâtre tend à « recycler la fierté du mépris » du peuple antillais, grâce à son poids politique, économique et culturel – « son camembert en pleines gencives » (*Haïtinois* 104) – qui réduit ces populations à un rôle ancillaire¹².

Et d'ailleurs, ce malaise existe en Tunisie aussi où, d'après les journaux, la production littéraire est malade : « Elle a la grippe, aussi bien en langue nationale qu'en langue étrangère » (*Retour à Thyna* 37).

Mansour, dans *Retour à Thyna*, se bat en faveur d'une littérature nationale moderne en proposant à Kateb de publier ses poèmes – même s'il ne les a jamais lus – qui malheureusement se limitent à imiter les anciens, comme le poète Abou El Kacem Echabbi ou tout ce qui est publié à Paris. Sa poésie contemplative est hors de l'histoire et favorise une immobilité stagnante qui s'oppose à un pays qui cherche sa voie après l'Indépendance. Il faudrait s'opposer à l'homologation culturelle, ce fléau qui ravage la Tunisie d'aujourd'hui ; « Vendue la jeunesse, comme nos directeurs ! Ils arborent tous des T-shirts vantant tel produit ou telle université américaine » (139), dit Kraïem, qui tient une station-service Shell.

On ne peut pas non plus passer sous silence l'attitude arrogante des Français qui, d'une part préconisent le dialogue des cultures, *ad libitum*, mais de l'autre pratiquent un monologue à sens unique. En fait les écrits des écrivains français, qui peuvent compter sur une publicité tapageuse de la part de leurs éditeurs et sur des subventions, sont bien exposés dans les vitrines des librairies tunisiennes tandis que la critique manifeste peu d'enthousiasme envers la production littéraire

12. Cf. N. d'Ambrosio, « *Haïtinois* d'Hédi Bouraoui ou la fraternité en marche », dans Jacques Cotnam, *Hédi Bouraoui iconoclaste et chantre du transculturel* (Ottawa : Le Nordir, 1996) : 80-99.

des écrivains arabes bilingues qui n'arrivent même pas « à placer la moindre boulette » de leur héritage « dans la gueule d'un de leurs chiens », « à moins qu'elle ne soit lancée par un « arabe de service, un vendu, un traître à son patrimoine » (*La Composée* 79-80) qui écrive pour satisfaire la soif d'exotisme des Occidentaux. Si les écrivains francophones suivent leur chemin, s'ils plient la langue française à leur souffle et à leur rythme ils sont accusés d'attentat, de lèse-majesté et ne peuvent pas échapper à leur vigilance linguistique¹³ :

Tar choisit
 dans le pays de fleur de lys
 sa marraine Belleau
 qui l'accueille de tout son cœur de révoltée
 [...]

 Marraine lui attache les pieds
 du fin fil de soie de sa grammaire
 et elle lui dit
 Tu vois
 je te protège de mes seins
 tu ne peux plus
 me quitter
 tu ne peux plus
 me fuir ! (*Rose des sables* 64-65)

et s'ils déconstruisent le regard de l'autre vis-à-vis de leur culture et de leur peuple, ils ont beaucoup de difficultés à être publiés en France.

13. « Or, voilà que je viens de recevoir [c'est la Tour CN qui parle] un avertissement maison de Madame Lebreton. Si fêrue de dictionnaires de la langue de Voltaire, elle veille sur les infractions de tout "parlant français". Elle m'écrit : "[...] je n'aimerais pas laisser passer cette occasion sans attirer votre attention sur les corrections que j'apporte à vos "Bulletins de désinformation", tous bourrés de fautes de tous genres, de tournures pas françaises du tout, d'impropriétés lexicales et sémantiques, de confusions métaphoriques [...]. Je vous rappelle que cette mise en forme du français m'appartient depuis le Serment de Strasbourg, et vous n'allez pas me la maltraiter comme vous le faites [...]. J'insiste sur cet état de vigilance linguistique qui m'empêche de fermer l'œil sur vos jongleries, vos arabesques, vos élucubrations malsaines pour mon patrimoine" ». (291-293).

Par exemple, les femmes présentes dans l'œuvre de Bouraoui sont des femmes fortes, modernes, actives, qui dialoguent avec les hommes. Le transculturalisme bouraoui, qui est acceptation de la diversité, est une tentative réussie pour combattre l'opposition binaire homme-femme et abolir « les frontières des sexes », « Et l'on ne lui pardonne pas à elle [Hatchepsout] qui a aboli les frontières des sexes » (*La Pharaone* 92).

Elles deviennent les porte-parole de leur société d'appartenance et s'opposent à l'idée d'une femme maghrébine, battue, violée, répudiée ou reléguée à un rôle secondaire.

Dans le contexte de l'indépendance où il faut tout reconstruire, Zitouna refuse l'argent ou le pouvoir pour proposer la culture que parfois les jeunes Tunisiens refusent. Souvent ils achètent les journaux parce qu'ils sont attirés par les photos des joueurs de football et non pas par les articles : « le reste on le jette sans le lire, ce qui fait la fortune des vendeurs de papier d'emballage au souk de poisson » (*Retour à Thyna* 140).

Elle met à jour la tradition en offrant à la société un changement radical : il s'agit de sortir de l'ornière coloniale – en se débarrassant du joug mental et culturel de la colonisation et de ses profanations – et de glisser l'espoir dans les cœurs des Tunisiens ; d'ouvrir les portes de la Médina à l'optimisme pour exalter le génie du peuple tunisien, et d'opérer une révolution dans la mentalité de la société pour accueillir la tradition modernisée.

Héloïse, l'héroïne de *La Composée*, s'alimente aux sources de son propre patrimoine et de son histoire pour revigorer sa sève culturelle, et ne renonce pas à son identité plurielle : elle fait sien l'héritage culturel du passé, une civilisation millénaire, méditerranéenne, maghrébine et africaine qui n'a rien à envier à l'Occident, à l'Europe, aux autres civilisations dominantes – qui risquent de devenir totalitaires – grâce à ses apports en communauté au « Village global » :

Ma Méditerranée Sfax où je suis né
[...] Ma Maghrébinité
Racine et tête d'un continent, IFRIKYA
consciente de son identité, fascine mais se trouve souvent
occultée

par cette ombrelle qui lui coupe l'horizon : Palermo, Napoli,
 Roma, Genova, Nice
 Marseille, Barcelona, Valencia, Malaga.. Cette EUROPE
 qui nous sert de chapeau culturel, comme si nous n'avions
 ni esprit ni peau,
 et qu'il faudrait enlever avant de faire la révérence à nos
 aïeux oubliés (*Poésies* 106)

Il est important de mettre en évidence l'originalité et le particularisme de sa propre culture mais d'un autre côté il faudrait favoriser le dialogue et le transvasement d'autres cultures, élargir ses horizons, aller à la recherche constante de nouveaux rivages, de terres inconnues à découvrir, sans s'enfermer en soi-même, comme Jean-Marc : « Comment pouvait-il s'intéresser à une créativité autre, alors qu'il était complètement enfermé en lui-même ? » (*La Composée* 73).

Bouraoui se rend en Bulgarie, au-delà du rideau de fer, en juin 1979, pour participer à la 2^e Rencontre des écrivains bulgares – pour mettre en commun un patrimoine d'idées et surmonter les barrières idéologiques. C'est le triomphe de « l'énergie de la création » (*Vers et L'Envers* 50)¹⁴, de la tolérance¹⁵ – que Bouraoui, définit « tendre », parce qu'elle est acceptation de la différence, de l'autre – outre la découverte de ce fluide invisible, intangible et plein de mystères, de ce fil secret qui tient ensemble toutes les cultures. En Tunisie quelquefois on néglige les traces civilisationnelles des Berbères, les vrais fils du pays et des Romains, les colonisateurs ; de leur côté les Occidentaux considèrent que leur présence a profité seulement aux peuples indigènes, qui n'avaient rien à donner, en échange.

Thyna, disposée au dialogue, a la tâche de réhabiliter l'humanisme tunisien – et d'éviter tout monologue – en s'opposant à la morgue des envahisseurs qui souvent ont estimé « que nous sommes absolument incapables de créer quoi que ce soit ! » (162). Les conquérants « ont éclairé

14. Cf. H. Bouraoui, *La Pharaone* : « Et nous avons consacré le lieu de recueillement et de prière, édifice fonctionnel, à la seule activité essentielle de la vie : la Création » (216).

15. Imane, musulmane, épouse Ayman, copte-chrétien, dans le roman *La Pharaone*.

de leurs ondes intellectuelles les territoires soumis » (162-3) sans en être éclairés à leur tour, « Tout comme les graines du baobab, disséminées « aux quatre vents de l'exil », les Africains ont fécondé d'autres cultures – et, dans certains cas en ont été fécondés à leur tour – assez rapidement, comme aux États-Unis » (Igonetti 118).

Les Grecs et les Romains qui ont occupé l'Égypte pendant de longs siècles, n'ont-ils pas été nourris par sa civilisation et par sa mise en valeur de l'homme, par son humanisme ?

Barka a adoré Hatchepsout parce qu'elle a créé les valeurs de la civilisation « occidentale », bien avant les Grecs et les Romains qui se prennent encore pour les premiers inventeurs de l'humanisme. N'a-t-elle pas montré ce sens de justice et de liberté, donc de morale, de social, d'amour de la nature dans son sens le plus large, mis en pratique par elle-même et son scribe-architecte ? (*La Pharaone* 230)

Et les Musulmans n'ont-ils pas envahi l'Égypte en 640 ?

Les Indiens, au Canada, aussi bien qu'aux États-Unis et en Amérique latine, n'ont-ils pas de civilisation ?

Peut-on se passer de la contribution des immigrés et de leur culture originelle et continuer de les marginaliser ?

Et d'ailleurs, tout en admettant la richesse culturelle des peuples dominants, il y a un dicton latin, *Homines dum docent discunt*¹⁶, qui met en évidence que les échanges mutuels favorisent une symbiose fertile de même qu'il y a osmose entre les valeurs fabriquées à l'intérieur d'un pays et celles qui sont véhiculées par le monde extérieur, ce qui permet de reconsidérer notre système de valeurs. Une partie de l'Occident ignore les apports de la culture orientale à la civilisation mondiale et ne se rend pas compte que nos civilisations sont mêlées. Cette ignorance, cette pauvreté intellectuelle peut, selon le prix Nobel Amartya Sen, être à l'origine de certaines formes de violence. Comme les individus, toutes les communautés devraient revendiquer avec fierté les appartenances multiples qui ont forgé leur identité à travers l'histoire, et qui les influencent encore aujourd'hui. La Sicile, île

16. Seneca, *Epistulae ad Lucilium* (7,8).

méditerranéenne conquise par les Arabes, jouit, pendant l'occupation, d'une période de prospérité et de tolérance, après les spoliations des Romains, — il y avait des églises, des synagogues et des mosquées — et vit fleurir les arts, les sciences et plus tard une école poétique sicilienne influencée par l'héritage arabe¹⁷.

Mais il faudrait se libérer de tout complexe d'infériorité, de toute relation ambiguë avec son passé, des effets néfastes de la colonisation — au Maghreb on est souvent culturellement et mentalement enfermé dans cette dualité France-Maghreb, définie par Bouraoui, « binarité infernale » — éviter tout sentiment de soumission, de victimisation, de revanche ou de rejet. La période de la colonisation est terminée, la polémique « colon-colonisateur » a fait son chemin ; il s'agit plutôt de cicatriser l'identité fissurée par les tragédies de l'histoire :

Il me semble que vous avez une grosse dent contre les anciens colons ? — Mon pauvre ami, le litige colon-colonisé est mort et enterré ! Il reste l'Histoire avec un grand H, celle qui ne peut se régler en quatre coups de cuillerées à pot. La remontée à l'origine et la sauvegarde du patrimoine occupent en fin de compte toute notre vie. (*La Composée* 80)

Reste l'Histoire, *Historia vero testis temporum, lux veritatis, magistra vitae, nuntia vetustatis*¹⁸. Dans son œuvre, l'auteur tient à mentionner la

17. L. Bentivoglio, *L'Islam dei nostri antenati*, "la Repubblica", 12 gennaio 2005, 47 : "Vengo dalla Sicilia, la regione più araba d'Italia e una terra fra le più arabe al mondo. È Dante a riferirci che in realtà l'italiano nacque in Sicilia, alla Corte di Federico II, sovrano che riunì intorno a sé vari esponenti della scuola poetica siciliana [...]. Nel loro modo di poetare era fortissimo il retaggio arabo. Dopo aver preso la Spagna gli arabi, divisi in tribù, si volsero alla conquista della Sicilia, nodo decisivo nella strategia politica del Mediterraneo [...] Con la civilizzazione araba durata due secoli e mezzo, la Sicilia attraversò una sorta di rinascimento : scoprì le tecniche dell'agricoltura, vide fiorire le arti e le scienze e diffondersi principi di uguaglianza e tolleranza. Quando giunsero i Normanni, [...] Palermo contava 300 moschee, oltre a sinagoghe ebraiche e a chiese cristiane dei due riti, romano e bizantino".

18. M.T. Cicero, *De oratore*, (2,9,36). « L'Histoire, témoin des âges, lumière de vérité, école de vie, messagère du passé ».

contribution, petite ou grande, de toutes les communautés, de toutes les sociétés – voix polyphoniques qui engendrent l'harmonie. Il est important de sortir de l'impasse des particularismes et des narcissismes – sans jamais trahir son héritage et sans renoncer à son originalité – de prendre en main son destin et de lancer l'initiative d'une réconciliation sincère et solide qui comble les distances en œuvrant pour un avenir de liberté, de modernisation, de participation :

Apprends pour être libre

D'assumer ton destin

[...]

ne renie jamais le goût de tes ancêtres

tu es l'âme du désert mon fils

tes vols de l'autre côté de la mer

doivent éclairer la fraternité en nous et ses mystères

(*Rose des sables* 60)

À l'aube du troisième millénaire, le transculturalisme bouraouien est l'épiphanie, la manifestation de l'originalité d'un écrivain, d'un poète, qui a su créer sa propre esthétique, et l'intuition intellectuelle, le testament d'un maître à penser : une main fraternelle tendue vers l'autre, l'arc-en-terre multicolore de l'espoir dans un monde, encore aujourd'hui, hélas ! perturbé par la froideur, l'incompréhension, l'indifférence et l'avidité ou parfois ravagé par la violence.